

## La philosophie n'est-elle qu'occidentale ?

Eric Delassus

Notre propos ne consistera pas à prétendre apporter une réponse définitive à une question aussi difficile qui nécessiterait des investigations et des développements dépassant le cadre d'un simple article.

Il s'agit plutôt de dégager des perspectives de travail afin de remettre en cause ce préjugé philosophique que souligne Roger Pol Droit dans son livre *L'oubli de l'Inde*<sup>1</sup>, selon lequel il n'y aurait de philosophie qu'occidentale. Il convient également de préciser que notre propos ne portera que sur la pensée orientale originaire d'Inde, nos connaissances concernant la pensée chinoise ou japonaise étant trop limitées.

Une doxa philosophique, celle enseignée dans de nombreux manuels s'adressant aux lycéens aux étudiants de faculté prétend que la philosophie est par essence occidentale et qu'il est impropre de parler de philosophie orientale. C'est par exemple ce qu'écrivait M. Gourinat dans son ouvrage, remarquable au demeurant, *De la Philosophie*<sup>2</sup> :

*« On baptise aujourd'hui à tort et à travers " philosophie indienne" ou "philosophie chinoise" les vieilles sagesses indienne ou chinoise, ou "philosophie tragique" le sentiment pessimiste de la vie, qui dans la sagesse grecque a précédé l'apparition de la philosophie. »*

Le premier argument qui pourrait en effet aller dans ce sens et défendre cette thèse serait l'argument étymologique, en effet , comme chacun le sait la philosophie désigne l'amour de la Sophia, c'est-à-dire de la sagesse comprise au sens de science, savoir ou connaissance plutôt qu'au sens de vertu morale<sup>3</sup>. Cependant un attachement excessif à l'étymologie conduit à confondre le mot et la chose et interdit de concevoir toute possibilité d'envisager l'apparition d'un type de pensée comparable à la philosophie grecque dans une autre région du monde.

Le second argument, qui est celui de M. Gourinat s'attache plus à la signification du terme de sagesse qui en français peut désigner aussi bien la connaissance que la vertu morale ; les pensées originaires de l'Orient ne seraient donc que des sagesses pratiques, des doctrines indiquant comment se conduire et agir sans pour autant être animées par le désir de la connaissance en elle-même et pour elle-même.

*« La "Sophie" désigne au contraire un savoir essentiellement abstrait qui n'a avec la conduite pratique de la vie quotidienne qu'un rapport tout à fait lointain et indirect. »<sup>4</sup>*

Nous retrouvons ici la conception de la philosophie issue de ce qu'affirme Aristote dans La Métaphysique :

*« Ainsi donc, si ce fut bien pour échapper à l'ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, c'est qu'évidemment ils poursuivaient le savoir en vue de la seule connaissance et non pour une fin utilitaire. »<sup>5</sup>*

La philosophie de ce point de vue serait donc une pure entreprise ayant pour seul but elle-même et

1 Roger Pol Droit. *L'oubli de l'Inde*, 1989 PUF- Publié également dans le Livre de Poche, collec. Biblio essais N° 4150.

2 Michel Gourinat. *De la Philosophie*, T.1, chap. 4, p. 186; 4° éd. 1982. Hachette.

3 CF. André Lalande. Vocabulaire technique et critique de la philosophie : *« D'après la tradition la plus répandue (...), on appelait sophoî, jusqu'à Pythagore, ceux qui s'occupaient de connaître les choses divines et humaines, les origines et les causes de tous les faits. »*

4 Michel Gourinat, ibid.

5 Aristote, *Métaphysique* , A, 2, 982b 10, trad. J. Tricot. Vrin.

se fixant comme horizon la contemplation du vrai.

*« Mais, de même que nous appelons libre celui qui est à lui-même sa fin et n'existe pas pour un autre, ainsi cette science est aussi la seule de toutes les sciences qui soit une discipline libérale, puisque seule elle est à elle-même sa propre fin. »<sup>6</sup>*

Mais précisément cette conception purement intellectuelle de la philosophie pose problème chez Aristote lui-même si l'on compare l'idéal de vie préconisé dans *La Métaphysique*, à celui, peut-être plus complexe qui se dégage de l'*Ethique à Nicomaque*.

D'autre part si nous étudions l'histoire de la philosophie occidentale en commençant par les courants issus de sa terre natale, la Grèce, nous pouvons remarquer que tous n'ont pas pour seule fin la connaissance pure, sans que pour autant la philosophie soit rabaissée au niveau d'une discipline servile, devant se soumettre à autre chose qu'elle-même. Si l'on se réfère à Platon, il semble à la lecture de dialogues comme le *Gorgias*, le *Mènon* ou le *Phèdon* et bien entendu de *La République*, que le souci de la vertu dans la vie pratique, du sens de l'action et de la vie n'est pas étranger à la connaissance et qu'il leur est même intimement lié.

Les mêmes remarques pourraient d'ailleurs être énoncées à propos de systèmes comme l'Epicurisme ou le Stoïcisme qui sur certains points manifestent certaines similitudes, lointaines peut-être, car il faut parler ici avec prudence, avec certaines formes de conduites idéales proposées par le bouddhisme par exemple.

Les mêmes remarques pourraient être formulées à propos de philosophies plus modernes comme par exemple celle de Spinoza dont l'ouvrage principale qui, bien que traitant de métaphysique, s'intitule *L'Ethique*. Ainsi l'argument selon lequel la sagesse pratique serait étrangère à la philosophie semble fort discutable.

Qu'en est-il maintenant de l'argument selon lequel la pensée orientale serait étrangère à tout souci de recherche, de remise en question dans le but de connaître la vérité pour elle-même ?

Cette approche de la pensée orientale et principalement indienne semble reposer plus sur une caricature issue de l'image que les médias transmettent de la culture de cette région du monde, que sur une véritable connaissance de la pensée et des textes qui constituent la pensée de cette civilisation. Il suffit donc, pour montrer le caractère discutable de cette approche, de citer quelques extraits anciens appartenant à la tradition indienne et n'ayant rien à envier, quant à la démarche problématique, à la rigueur dialectique et au souci de connaissance et de vérité, aux textes des auteurs antiques occidentaux. Ainsi R. P. Droit présente dans l'ouvrage déjà cité un texte du chapitre XIX de la *Prasannapadâ* (le commentaire limpide), écrit par le penseur bouddhiste Candrakirti et ayant pour titre *Réfutation de l'existence du temps*<sup>7</sup>.

Il serait trop long de citer intégralement cet auteur du VII<sup>e</sup> siècle après J.C., mais quelques phrases suffiront à rendre le caractère philosophique de cet écrit rédigé d'ailleurs sous forme de dialogue.

*« Réponse: -La nature propre des choses grâce à laquelle nous parlons de trois temps, existerait si, comme vous le pensez, les trois temps existaient. Mais il n'en est rien. Le Maître le prouve en disant: "Si le présent et l'avenir existait en ce monde, ce ne pourrait être qu'en relation avec le passé ou indépendamment de lui. Or s'il était prouvé que présent et avenir existent en relation avec le passé, ils existeraient nécessairement déjà nécessairement dans le passé. Car une chose ne peut être en relation avec une autre chose si elle n'y existe déjà, comme par exemple pour cette raison il n'y a pas de relation entre une femme stérile et son fils. »<sup>8</sup>*

Ce n'est pas le lieu ici de commenter ce texte mais une approche, même superficielle de sa forme et

<sup>6</sup> id, ibid.

<sup>7</sup> CF R.P. Droit. *L'oubli de l'Inde*, chap. 2

<sup>8</sup> Candrakirti, *Prasannapadâ*, J.W. de Jong, *Cinq chapitres de la prasannapadâ*, Paris, Geuthner, 1949, pp. 37.39; cité par R.P; Droit; opus cité, chap. 2. pp. 52.53.

de son contenu autorise à penser que les préoccupations ici exprimées ne sont pas étrangères à celles des philosophes occidentaux. Un autre texte peut également être convoqué à la barre des témoins; également rédigé sous forme de dialogue il présente l'intérêt de manifester la rencontre des deux cultures (Grecque et indienne). Il s'agit en effet du *Milindapanha*, *Questions de Milinda* qui se présente comme un entretien entre le roi Milinda (qui n'est autre que le prince grec Ménéandre qui conquiert le nord de l'Inde au 1<sup>o</sup> siècle avant J.C.) et le moine bouddhiste Nâgasénâ . Comme le souligne Pierre Crépon, « *Il s'agit d'une sorte de manuel présentant les idées fondamentales du bouddhisme, destiné à l'origine aux grecs installés dans le nord-ouest de l'Inde.* »<sup>9</sup> Quelques extraits de ce texte permettent également de montrer la parenté intellectuelle qui rend possible le dialogue entre les deux cultures, les deux traditions dans la recherche de la vérité et de la sagesse. Ainsi ce passage pose assez clairement un problème traditionnel de la philosophie, celui de la réalité ou du caractère illusoire de la subjectivité : le Moi est-il réel ou illusoire ?

*« Le roi visitant Nâgasénâ lui demanda: " Comment te désigne-t-on, ô révérend, quel est ton nom ? " " Je m'appelle Nâgasénâ, ô roi, c'est en m'appelant ainsi que l'on s'adresse à moi. Les parents donnent un nom à leurs enfants, mais ce nom - Nâgasénâ ou n'importe quel autre - n'est qu'une désignation généralement employée, un mot sur lequel on s'accorde pour désigner quelqu'un. D'ego permanent enveloppé dans les phénomènes il n'en existe pas. " »*<sup>10</sup>.

Il faudrait bien entendu continuer la lecture de ce dialogue pour saisir toute la subtilité et la rigueur de l'argumentation, mais le thème de la question peut déjà être interprété comme le signe d'une communauté entre les deux traditions, ce qui d'ailleurs rend possible le *dia-logue*, c'est-à-dire la possibilité de recourir à un même logos pour développer une réflexion commune. Cette communauté, cette égalité dans le développement culturel se trouve d'ailleurs, sinon confirmé, du moins appuyée par les prolongements qu'ont pu avoir sur la culture du nord-ouest de l'Inde les conquêtes d'Alexandre, car loin d'avoir été hellénisée comme nombre de pays conquis, l'Inde a absorbé les colons de culture grecque et les souverains grecs successeurs des lieutenants d'Alexandre (Tel Ménéandre-Milinda qui se convertit au Bouddhisme) furent eux-mêmes indianisés. A ce sujet il convient également de remarquer que la philosophie grecque n'est pas sortie indemne de ce contact et en a également tiré des enseignements. Ainsi le scepticisme de Pyrrhon (-365, -275 av. JC.) semble être l'expression dans les termes de la philosophie grecque de problématiques issues de la rencontre avec les penseurs indiens de cette époque.

*« Pyrrhon, en effet, avec d'autres philosophes comme Anaxarque, suivit Alexandre jusqu'en Inde ; Alexandre donc qui réalisait concrètement ce lien entre les deux civilisations. Il y rencontra les gymnosophistes, ces moines ascètes et contemplatifs, et des brahmanes. Et selon Diogène Laërce, « c'est de cette rencontre qu'il a tiré sa philosophie. ». La nature exacte de ce lien entre Orient et Occident reste problématique ; nous nous contenterons donc d'en relever l'une des illustrations possibles ; puis nous nous interrogerons sur le problème que ce constat pose à notre réflexion sur la vérité. Il nous paraît qu'au statut des choses selon Pyrrhon, qui ne sont « pas plus étant que non étant » mais au regard du sage, pure apparence, répondent par exemple ces paroles du Bouddha (in Somyutta-Mikâya): « Notre monde repose généralement sur un dualisme, sur la croyance en l'opposition de l'existence et de la non-existence...Evitant les deux extrêmes, le parfait montre la doctrine du milieu. ». Nous ne pensons pas que la doctrine bouddhiste du milieu ou que la Maya de l'Advâita-*

<sup>9</sup> Pierre Crépon, *Les fleurs du bouddha - Anthologie du bouddhisme*, Albin-Michel, collec. Spiritualités vivantes ; les *Questions du roi Milinda* sont présentées sous forme d'extraits de la page 121 à la page 135. On trouve également des extraits de ce texte dans l'ouvrage d'Alexandra David Neel, *Le Bouddhisme du Bouddha*, ed. du Rocher, collec. Press-Pocket, chap. II, pp. 59 à 58.

<sup>10</sup> Cité par A. D. Neel, opus cité p. 59.

*Vedanta soient strictement identiques à l'apparence pyrrhonienne, ou que l'aphasie soit le strict équivalent du silence chez Krishnamurti<sup>11</sup>. Mais il nous semble hautement probable que la communauté indiscutable entre ces pensées suppose la communauté d'une expérience fondatrice sur la nature de laquelle on peut s'interroger, mais qui de fait, a suscité dans l'histoire de l'humanité, et continue de susciter l'une des formes particulières que peut donc revêtir la quête de la vérité, de la saisie de la réalité authentique par une conscience. »<sup>12</sup>*

Ainsi, même si ensuite l'auteur de ces lignes extraites d'un opuscule traitant de la vérité et s'adressant aux élèves de lycée et aux étudiants de philosophie souligne les différences fondamentales entre ces deux types de pensées ; l'Occident se fondant sur le postulat de la possibilité de penser l'être à l'aide du logos, tandis que l'Orient indien envisagerait une limite à cette possibilité, ne voyant dans l'être qu'une catégorie ne correspondant qu'à une apparence au-delà de laquelle la pensée discursive ne pourrait pas aller. Cependant ce que soulignent ces lignes, en insistant sur la parenté du Pyrrhonisme et de la pensée Hindouiste ou Bouddhiste, c'est que la pensée des rapports entre être et non-être est possible en Inde, même si elle débouche ensuite sur des problématiques différentes de celles choisies par les occidentaux. Cela n'est d'ailleurs pas étonnant dans la mesure où les origines indo-européennes du Sanscrit et du Grec rendent possible la conception de notions sinon identiques, du moins voisines.

On pourrait également arguer contre l'existence d'une philosophie orientale, le caractère profondément religieux de cette pensée, mais à cela nous pourrions également opposer de nombreux exemples qui, de l'initiation aux Mystères d'Eleusis en passant par la théologie médiévale ou d'autres auteurs plus modernes, comme Malebranche ou Pascal, mettent en évidence les fréquentes rencontres de la théologie avec la philosophie en Occident. Tous ces exemples semblent donc mettre en cause « l'opinion philosophique » dénoncée dans l'introduction de cette article et apporter des éléments et des témoignages afin de défendre la pensée indienne contre un mépris sans appel que nourrirait à son égard nombre de philosophes occidentaux. La question qu'il convient donc de se poser est celle de savoir d'où vient ce rejet de l'Orient, cette croyance partagée par la communauté philosophique occidentale qui repousse souvent catégoriquement un Orient qu'ils ne connaissent pas de leurs sources d'inspiration.

C'est principalement cette question que traite l'ouvrage de R.P. Droit qui concerne plus la philosophie occidentale que la philosophie orientale dans la mesure où il tente de comprendre pourquoi à chaque fois que l'Inde fait une incursion dans la philosophie occidentale (comme ce fut le cas en France au XIX<sup>e</sup> siècle avec V. Cousin ou en Allemagne avec Schopenhauer et Nietzsche) elle est ensuite refoulée, rejetée, oubliée au nom de ce préjugé qui reprend ensuite une étrange vigueur. Pour répondre à cette question l'auteur évoque plusieurs hypothèses; nous nous inspirerons de l'une d'elle pour développer une réflexion plus personnelle. Cette hypothèse est celle de la « monstruosité » du bouddhisme par rapport à la pensée judéo-chrétienne, dont d'une certaine manière il prend le contre pied, même si sur le plan de la sagesse pratique il défend certaines valeurs morales (par exemple la compassion) qu'il partage avec le christianisme.

Mais, en effet, pour un chrétien, le bouddhisme peut sembler difficile à comprendre dans la mesure où, ni philosophie, ni religion, il est à la fois l'une et l'autre puisqu'il développe à la fois une pensée analytique et dialectique sur les rapports de l'être et du non être et se manifeste également par des pratiques rituelles. Que dire alors de cette religion sans dieu, de cette religion de l'immanence qui nie la subjectivité individuelle et se présente comme une pensée de la vacuité qui n'est pas le néant puisqu'elle n'est ni être ni non être, mais qui est saisie de ce que certains traducteurs appellent « ainséité », saisie que seul celui qui atteint l'éveil peut effectuer sans que pour autant cela soit transmissible par les mots ? Peut-être faut-il voir dans cette étrangeté les causes d'un ethnocentrisme philosophique ?

Mais ce n'est là qu'une hypothèse et cette réflexion mériterait d'être poussée plus avant à l'aide d'une

<sup>11</sup> Krishnamurti, *La révolution du silence*, Stock, 1977.

<sup>12</sup> Gérard Potdevin, *La Vérité*, éd; Quintette, pp. 17. 18.

documentation plus fournie, elle permet cependant d'ouvrir certaines perspectives de recherche, non seulement dans le domaine de l'histoire de la pensée, mais également dans une perspective purement philosophique, car s'interroger sur l'existence d'une philosophie qui ne serait pas occidentale cela consiste nécessairement en un exercice de la pensée s'interrogeant sur elle-même et sur les conditions de son universalité.